

Pur polyester

Lori Saint-Martin

Number 73, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1998). Pur polyester. *Nuit blanche*, (73), 35–37.

Pur polyester

On parle beaucoup de laine, ici. Pas n'importe laquelle, la vraie, la pure. D'où viens-tu, toi ? Et tes parents, et leurs parents ? Du Lac-Saint-Jean, très bien, du Bas-du-Fleuve, excellent, du fin fond de l'Abitibi, parfait. Montréalais depuis Jacques Cartier ? Alors voici ton certificat. « Un Québécois pure laine. » Pure laine comme Maria Chapdelaine ? Mais non, Louis Hémon était un maudit Français. Faut pas confondre. Je suis immigrante, je confonds. Pour nous, pas de laine, la vie est trop chère ici et mes parents trop pauvres. Pur polyester. Faut vivre avec ce qu'on a. T'es une p'tite qui, toi ?

À la polyvalente, on est beaucoup d'allophones. Allô, allophones ? Des parlant-autre. Je parle autre. Mon affaire est confuse, douteuse. De l'Espagne à Montréal, en passant par Paris. Trois ans à Salamanque, sept en France, quatre ici. La dérive des continents.

Mon village est le plus beau, mon cousin est ton cousin, tous nous sommes parents depuis la nuit des temps. Tricotés serrés, amoureux de notre arbre généalogique et d'une ville de France que nos ancêtres ont fuie. T'es une p'tite qui, toi ? Une Gagnon, une Tremblay d'Amérique, une Gélinas ? Une quoi, dis-tu ? Beurk, quels noms ils se paient ces gens-là, impossibles à prononcer, et cette peau basanée, ces yeux bridés qui nous volent nos jobs, cette marée d'enfants qui monte et nous noie, nous les salut-les-vrais. Tu viens d'où, donc ? Et quand y retournes-tu, au fait ? Ta bouffe, ta danse folklorique, on veut bien, mais ne t'éternise tout de même pas. La laine est pure ou elle n'est pas. On ne devient pas Québécois.

*

On a connu les pesetas, puis les francs, et maintenant les dollars, les piasses. Quel que soit le nom on est toujours à court. Maman travaille dans une buanderie d'hôpital, papa fait des réparations chez les gens, bien faites pas cher. Pas assez cher, dit maman. Alors on est dans la misère, pas la grosse comme en Europe mais la petite quand même, la misère grise. Pour nous, pas de patins à roues alignées, pas de veste de cuir ni de vélo, à peine des patins d'occasion trop grands, tout usés au bout, déformés par les pieds d'une autre. Maman coud mes vêtements, le soir après la buanderie, et malgré son long travail, je vois bien que ce n'est jamais ça. J'ai encore et toujours l'air de débarquer, alors que je voudrais tant, enfin, être arrivée quelque part.

*

Je connais don Quixote et el Cid, Charlemagne et Mendès-France, maintenant j'apprends Jeanne Mance et Henri Bourassa et Lionel Groulx. J'ai deux langues, et je n'en ai pas. Mon espagnol est lamentable, dit maman, pauvre, hésitant, trop proche du français. À l'école on m'appelle la Parisienne. Je suis au courant maintenant, pour les maudits Français ; je reconnais l'injure. Mes copies reviennent couvertes de rouge, j'écris avec un accent.

Gilet et pull, piasses et fric, polyvalente ou lycée, les mots me manquent, ou plutôt j'en ai trop. Comment trier ? Et le livre de téléphone, et le *alldress*, et bienvenue comme réponse à merci, c'est de ma faute, tout ça ? De ma faute si, dans les magasins, on regarde ma tête et s'adresse à moi en anglais ? Mal leur en prend d'ailleurs, je n'y comprends ni queue, ni tête, ni ce qui se trouve entre les deux.

*

Dur, l'exil, Dios mío. Les lettres arrivent, toutes minces sur papier bleu, et les photos, et maman rit et pleure de voir, déjà prêts pour l'école, des bébés qu'elle n'a jamais bercés. Maman est retournée une seule fois, pour la mort de sa maman à elle. Elle a tout de suite pris le deuil et ne l'a jamais quitté depuis. Quand on perd sa mère, on perd la terre entière, dit-elle, et le sel, et la lumière. Un jour tu sauras. Toute la lumière de son visage s'éteint quand elle pense à mon futur deuil à moi. Ma pauvre petite fille que je ne pourrai pas consoler de m'avoir perdue.

*

Moi je ne suis pas en exil, sinon par maman-papa. Je ne suis vraiment de nulle part, sinon peut-être un peu, déjà, d'ici. Pour moi l'Espagne n'est qu'un mot, quelques images qui transitent par la voix de ma mère, une nostalgie de chaleur et de soleil. Salamanque, notre ville d'université et de cathédrales, la pierre dorée, les oiseaux qui tournoient, la plaza mayor, les lézards à l'heure de la sieste, le vendeur aveugle de billets de loto, les terrasses. L'Espagne est pour eux le bonheur premier, le pays où ils habitaient leur langue, où ils ne nageaient pas encore dans le français comme des enfants malheureux dans un vêtement de la mauvaise taille.

*



photo : © Josée Lambert

Lori Saint-Martin

À Paris, maman était femme de chambre dans un hôtel zéro étoile, elle traînait l'aspirateur et le baquet d'eau jusqu'au sixième étage, et des clients mal rasés tentaient de lui prendre les fesses dans l'escalier. Les chambres sentaient la vieille poussière et l'alcool bu en solitaire et la tristesse mal lavée.

Quand j'étais bébé, papa et maman venaient d'arriver en France, ils n'avaient trouvé qu'une chambre de bonne, six étages à monter encore et un minuscule lavabo qui donnait de l'eau froide seulement et qui fuyait. La toilette était dans le passage, au cinquième. En face, un autre immeuble nous coupait la lumière. Tu as passé là la première année de ta vie, les couches à laver à l'eau froide, mes mains en saignaient, et pas moyen de faire les cent pas avec toi quand tu pleurais – après quatre pas c'était le mur et puis je ne voulais pas réveiller ton père, alors je sortais marcher avec toi dans l'escalier, j'avais toujours peur de tomber mais tant que je marchais tu étais tranquille, collée contre ma poitrine. Je connaissais dans le noir l'emplacement exact de chaque minuterie, les marches qui craquaient le moins, je descendais, je remontais, jusqu'à en avoir le vertige.

Je ne me rappelle pas cette chambre, seulement le studio que nous avons loué ensuite, mais je crois la voir : le couvre-lit élimé, le papier peint décoloré, maman qui monte et qui descend l'escalier trop étroit, la nuit, avec dans les bras un petit bébé qui est moi. Un petit bébé qui a grandi avec le teint et les yeux sombres de maman-papa, mais avec dans la bouche, très tôt, les mots d'une autre langue.

*

Une nouvelle fille est arrivée dans ma classe, Rosa. Elle vient du Guatemala et elle ne comprend rien à rien. On me l'a confiée à cause de l'espagnol.

Dans sa famille ils sont cinq enfants, sa mère fait des ménages et envoie tous ses sous à sa mère à elle, au pays. La mère de Rosa dit que malgré l'hiver et la police du Bien-Être c'est le paradis ici après l'eau à aller chercher au puits, le linge qu'on lave dans la rivière et le mari qui vous bat et ne travaille pas, et chaque année, chaque année un nouveau bébé. Tu ne sais pas la chance que tu as. Ici à quarante ans les femmes sont encore jeunes, pas chez nous.

La mère de Rosa veut lui apprendre à faire les tortillas, Rosa aime mieux lire ou jouer. Aucun homme, Rosa, ne va épouser une femme qui ne sache pas réussir les tortillas, parfaitement rondes et toutes minces et uniformes, et les faire dorer sans les brûler dans la grande poêle de fonte. Ceux qui sont ici, seuls, se marient vite à cause de l'odeur grillée et sucrée des tortillas qui leur donne le mal du pays.

Je ne me marierai jamais, dit Rosa, ou alors beaucoup plus tard, quand j'aurai vingt-cinq ans.

*

En espagnol, la voix de maman est pleine de musique. Ses idées sont trop grandes pour ses pauvres mots de français.

Un jour, autrefois, à la station de métro : Excusé, messiou, est-qué vous mé pout decir...

Le monsieur a les yeux tout grands et l'air fâché, maman baisse la tête. Elle me pousse en avant, je me hisse sur la pointe des pieds et je répète, comme il faut, sa question. Les bons mots, bien prononcés, le monsieur répond en souriant, tout rentre dans l'ordre. Le pli inquiet disparaît du front de maman, et je comprends que, devant témoin, elle ne parlera plus. Je devrai me glisser entre elle et le monde, pour la protéger. Je suis devenue sa voix, son souffle. Je suis devenue sa mère.

*

On est mieux ici, tellement tellement mieux, si tu savais, dit maman. Déjà qu'ici on est plus ou moins bien, ça ne donne pas envie de retourner.

Pourtant je sais que maman hait la buanderie, même si elle n'en parle jamais. Les heures qu'elle y passe, une fois finies, n'existent plus. Pas la peine de se laisser gâcher le temps libre aussi. Mais raconte, maman, je veux savoir. Alors maman me regarde bien dans les yeux, et elle raconte. De sept heures à dix-sept heures, quatre jours par semaine, devant une machine à repasser qui emploie six personnes. La fatigue dans l'os, l'air plein de charpie qui rape les poumons, les longues heures debout, dans l'ennui et le grondement des sècheuses et la mauvaise lumière au néon qui fait les visages tout mouchetés. L'été il y a des évanouissements chaque jour. On saigne du nez. Les jours de taie d'oreiller on rentre avec les paumes brûlées. Le patron de la buanderie fait des rondes, en plus des contremaitres, il a des yeux de glace, et deux mots à la bouche : plus vite. Les lentes sont renvoyées, maman a appris. Les employées viennent de partout, la tour de Babel au sous-sol d'un hôpital, on se parle par gestes et par bribes, à la pause, si on en a l'énergie.

J'écoute maman et sa fatigue s'infiltré dans mes os. Quand je serai grande je serai médecin et reine de l'hôpital, je guérirai les enfants malades et je guérirai aussi la fatigue de maman. J'effacerai les marques de chagrin de son front, les ampoules de ses mains. Je lui achèterai une maison toute blanche et elle passera ses journées à boire des horchata près de la piscine. Sauf que – j'y pense – elle voudra peut-être rentrer en Espagne et moi je ne pourrai pas la suivre si je suis médecin ici. Je te trahis, maman, en prenant racine dans ce pays, avec mon école, ma rue, mon amie Rosa et puis, qui sait, un jour, dans ma vie, un garçon d'ici.

*

La neige, le froid, les doigts morts. Le froid brûle autant que le feu, on ne savait pas. Le froid dure, dure, la neige crisse sous les pas, le soleil nous trompe, il n'a aucune chaleur. Ay Dio i qué, espanto ! L'enfer est froid, je le sais maintenant, dit maman en enfilant chandail sur chandail. Mi país c'est l'hiver.

Blanca Navidad, chantait la radio, pour nous les mots n'allaient pas ensemble, Noël comme le reste de l'année était vert. Ici on a compris. Le froid brûle, le froid mord, il se glisse même dans l'appartement lorsqu'on baisse le chauffage pour économiser l'électricité. Quel pays de sauvages, votre Canada, dit la mère de papa, venue en visite. Il n'y a que les brutes pour vivre ainsi. Nous les jeunes nous oublions le froid, nous patinons jusqu'à avoir les pieds si gelés que nous pleurons, de retour à la maison, lorsqu'ils dégèlent enfin.

J'avais hâte de voir la neige, la première fois. Je pensais qu'elle serait différente de celle de Paris (là-bas dès qu'il tombe six flocons on ferme les écoles), avec des flocons gros comme une soucoupe, qu'on pourrait attraper et lancer. Quand j'ai vu combien ils étaient petits et légers et fondaient sur ma paume tendue, j'ai eu le goût de pleurer. Au bout du compte quand même, il y en a assez pour nous faire oublier que chaque flocon n'est presque rien.

*

Rien n'a été dit, mais j'ai compris entre les lignes. Nous on n'a pas pu aller à l'école longtemps, toi tu iras, tu nous vengeras. Est-ce que j'aime même l'école ? Je sais depuis longtemps que je n'ai pas le choix. Il faut être la première de classe, toujours, tout le temps. 98 à l'examen ? Quelles questions as-tu manquées ? A – en maths, pourquoi pas A comme la dernière fois ? File dans ta chambre, faire tes devoirs.

– Ce n'est pas avec des A qu'on trouve un mari, dit mon père. Tu ferais bien mieux d'aider ta mère à la cuisine.

– Tu voudrais qu'elle finisse à la buanderie, elle aussi ? Ma fille à moi ira à l'université.

La volonté de ma mère est une main qui me pousse dans le dos pour me faire courir. J'en suis venue, à force, à aimer courir.

*

Les filles d'ici disent que les parents ne savent rien, ne valent rien. « Je peux me débrouiller toute seule, j'ai pas besoin d'eux et je le leur dis. » Moi je pense aux mains brûlées de ma mère, au dos de mon père qui se voûte de plus en plus, je pense à ce qui les a fait traverser la mer et la peur pour que leur petite fille grandisse dans la lumière, et je laisse dire les filles. Mais je suis gênée pour elles.

*

Rosa est comme moi, petite et un peu ronde, au visage de lune. Malgré tout, elle est la plus rapide à la course à pied. Moi j'aime la natation : plonger à toute vitesse dans l'eau qui me résiste et me porte en même temps, retenir mon souffle pour faire toute la longueur de la piscine sous l'eau. J'aime les rires bruyants des filles dans le vestiaire, les regards en coin qu'on jette sur les seins des autres. Après j'ai très faim et Rosa me donne la moitié de son repas en plus du mien, puis au fil des jours presque tout, elle commence à pâlir, à fondre. Tu vois comment je deviens mince, comme les filles des magazines ? Elle ne court plus, le souffle lui manque, ça je n'y comprends rien, puisqu'elle est plus en plus légère.

Un jour An Li qui se fait appeler Diana arrive avec les cheveux tout courts et frisés et tout le monde se met à rire. Mais quelques jours plus tard, Sébastien l'invite pour la première fois, et elle se félicite d'avoir eu raison.

*

Un jour d'automne, on nous demande à nous tous de voter pour dire si nous voulons quitter le Canada. Nous semblons avoir dit « oui », puis le « non » monte comme une vague de fond, et puis, finalement, c'est « non », du bout, mais vraiment du bout des lèvres, à peine.

Alors c'est les larmes à la télé, les drapeaux bleu et blanc si beaux, bien mieux que ceux avec la feuille d'érable. La tête d'enterrement du chef du gouvernement. Dès qu'il ouvre la bouche, on est estomaqués. « L'argent et le vote ethnique. » L'argent, connais pas. Le vote ethnique je connais, c'est maman-papa et la mère de Rosa et les parents de ma tante, ceux de An Li qui se fait appeler Diana et tous les autres, ay Dios. Il continue de parler, le monsieur au visage rond et triste, il dit « nous », nous avons perdu, nous gagnerons la prochaine fois, les jeunes sont avec nous. Leur « nous » abolit notre « nous », fait de nous des « eux autres », des méchants. Leur « nous » me brise le cœur, me dit qu'on ne sera jamais chez nous, ici. Pourtant si j'avais eu l'âge, moi, ç'aurait été oui.

– Ces gens-là sont froids comme leur pays, dit papa, ils nous détestent, ils ne veulent pas nous connaître. Jamais on n'aurait dû venir ici.

À l'entendre je comprends que notre « nous » n'est pas mieux, qu'il les exclut aussi. Je voudrais un nouveau mot, un mot qui unit, qui rassemble, pour pas qu'il y ait la guerre du nous et du eux.

Je sens cachée en moi – dans mon sang ? dans mes os ? – une voix qui me vient de loin, une voix très jeune et très vieille à la fois, une voix de grand-mère peut-être, une voix de femme en tout cas qui chante des berceuses, des lunes et des gitanes et des cavaliers dans la plaine. Je sens aussi en moi l'amour du froid, de la neige, de l'espace et des recommencements. Il y a le pays du sang, et le pays du temps, celui où on vit, où on grandit. Ce qui transite par la chair et les os ; ce qui se mesure en années, en habitudes, en désir d'être, un jour, chez soi pour vrai.

Mes parents ont voulu, à coup d'efforts, me donner les clés de ce pays à eux fermé. Voulu que la langue de ce pays coule de source dans ma bouche, que je sois chez moi là où ils ne seront jamais chez eux. Je suis avec eux, je suis toute seule, je suis aussi avec les gens d'ici, de mon pas-tout-à-fait-mais-presque-pays. Entre-deux, sur la brèche, en train, peut-être, de devenir – mais le devient-on jamais ? – Québécoise. **NB**